

24^{es} semaines
européennes
de la philosophie



4 questions à

Alain Badiou

autour de son ouvrage
Tombeau d'Olivier
(Fayard, 2020)

posées par Jérôme Saint-Léger
Novembre 2020
Citéphilo

Transmettre
édition 2020

1

Vous affirmez que la vie d'Olivier «en dépit des apparences» fut une vie réellement subjective», qu'est-ce que cela signifie ?

Cela signifie qu'on ne saurait déduire la vie d'Olivier du seul contexte de son apparence, de son anecdote : il est d'origine congolaise, donc de l'Afrique sub-saharienne, celle qu'on nomme parfois l'Afrique noire ; son père a disparu, sa mère a le Sida. Elle est venue en France se faire soigner et sauver ses enfants, etc. Cette dramaturgie a bien entendu pesé sur la vie de mon fils. Mais j'affirme qu'il s'est aussi construit en diagonale de ces déterminations, voire, souvent, dans une sorte d'indifférence assumée à leur puissance réelle. Il a voulu trouver, et y a souvent réussi, des voies imprévisibles, ou sans nécessité, au regard de ces déterminations d'une très grande pesanteur. Il a évidemment

utilisé, pour ce faire, une sorte d'identification à des déterminations plus proches de sa famille d'adoption que de sa famille d'origine. "Par exemple, il s'est passionné pour l'étude du génocide hitlérien des juifs, parce que sa mère adoptive était d'origine juive. Il a aussi choisi ses amis, non dans la communauté congolaise, une ancienne colonie belge, ni plus généralement dans le milieu de l'Afrique subsaharienne, mais dans le monde arabe, plus particulièrement chez les jeunes dont les parents étaient des prolétaires nomades, venus du Maroc, ancienne colonie française où son père adoptif était né. Quand il a choisi, passé vingt cinq ans, d'adopter une

croyance religieuse, ce n'a été, ni du côté chrétien qui dominait au Congo de ses géniteurs, ni du côté du judaïsme présent chez les ancêtres de sa mère adoptive, mais du côté de l'Islam. On pourrait multiplier les exemples : Olivier a été constamment soucieux de construire lui-même les orientations de sa vie, plutôt que de les subir. D'opposer en somme le Sujet qu'il désirait devenir à la contingence de sa propre venue au monde.



La question des noms d'Olivier, complexe, n'est-elle pas le reflet de la complexité des processus d'identification mais peut-être aussi de bon nombre de paradoxes du monde contemporain ?

Sans aucun doute. Je crois qu'elle est une synthèse de trois phénomènes contemporains : Premièrement, du côté du Capital, la totalisation financière du marché, son devenir mondial. Congolais né en France, adopté par un couple dans lequel l'homme est un français typique (ma mère est du Jura français, mon père vient d'Auvergne) et la femme une française, juive moitié russe moitié franco-allemande (la mère de Cécile Winter vient d'Odessa, son père est alsacien) on peut dire qu'Olivier est à sa place dans un monde où, peu à peu, les identités nationales ne sont que des déterminations symboliques brouillées et secondaires. Deuxièmement,

du côté du prolétariat, aujourd'hui, il y a un devenir errant, planétaire, qui fait que des ouvriers « français » peuvent venir tant d'Afrique que d'Asie, d'Amérique du sud que du moyen orient, ou de l'Europe de l'Est, ce qui m'a fait parler, adéquat au marché mondial, d'un prolétariat nomade. Le milieu familial d'origine d'Olivier, comme ses amis et fréquentations, comme sa famille d'adoption, sont tissés par cette complexité. Et à l'exception de cette famille d'adoption, la condition sociale dominante est bien celle d'une appartenance à un prolétariat qui a dû, pour

parvenir en France, faire de longs et périlleux détours. Troisièmement, cependant, le transit social de l'adoption a fait grandir Olivier dans une famille d'intellectuels, certes communistes de conviction, mais bourgeois, ou « moyen-bourgeois », quant à leur classe d'origine. Olivier, à la fin, est moins un ouvrier noir africain qu'un nomade à demi bourgeois multi-identitaire.



Vous, le père adoptif, posez la question : « qu'est-ce qu'être le père d'un enfant quand il faut en vérité le devenir ? ». N'est-ce pas la question qui se pose à tout parent ?

On peut le dire, mais à un « détail » près : si surgit dans une famille une controverse sur le « vrai père » de tel ou tel de ses membres, aujourd'hui, la science génétique va trancher. Sur ce point, l'ADN ne ment pas. S'agissant en revanche de ma paternité, rien de tel n'existe. Je peux la déclarer à la mairie, ce que du reste j'ai fait, mais n'importe quel opposant à cette démarche, y compris le « fils » concerné, peut la contester et la ruiner. Et ce d'autant plus que, dans cas d'Olivier, on pouvait aussi sans trop de mal prouver que je n'avais jamais eu la possibilité, encore moins le réel, d'un rapport sexuel avec sa mère. Une mère qui, elle, est assurée de sa fonction, puisque de nombreuses

personnes savent de source sûre qu'elle a donné naissance à l'enfant concerné. Tout le point est alors que l'enfant, en la circonstance Olivier, sait qu'au sens « naturel » du terme, il n'est pas mon fils. Il faut donc que la paternité effective, le temps réel de l'enfance, entraîne la conviction de l'adopté que là se tient « un père », en un autre sens du mot. Et ce point est d'autant plus difficile que le couple composé d'un homme âgé, blanc et roux, d'une part, et, d'autre part, d'un enfant très jeune et très noir, ne fait rien pour aider la foule à reconnaître un père et son fils. Quand Olivier m'a dit, assez tard, « maintenant, je sais que tu es mon père », et s'est ensuite comporté en conséquence, j'ai senti vivement la victoire du

réel sur le symbolique.

4

Quelle question que je ne vous ai pas posée auriez-vous aimé que je vous pose et quelle aurait été votre réponse ?

Une question « stratégique » ? Peut-être : « Vous avez eu, avant l'adoption d'Olivier, trois autres enfants, deux garçons, Simon et André, et une fille, Claude-Ariane. Avez-vous senti une différence, entre eux et Olivier, dans l'exercice de la paternité ? ». Ma réponse aurait été la suivante : Oui. Franchement, oui. Mais en sens inverse de ce qu'on pourrait imaginer : le « métier » de père m'est apparu dans toute sa complexité, aussi bien que dans toutes les satisfactions qu'il donne, dans le cas d'Olivier. Et ce, notamment, parce que son enfance a été marquée de difficultés considérables, et du reste classiques, de sorte que ce métier a été bien plus « physique » que dans le cas des autres, a requis de moi des

engagements nettement plus complexes.

Comprenez-moi bien : il n'y avait pas là une différence affective. J'aime, j'ai aimé, à la fois très différemment et très pareillement, mes quatre enfants. Mais quant à la réquisition temporelle, au souci, aux interventions un peu risquées, à la joie d'avoir évité telle ou telle erreur, en somme à la dimension « professionnelle » de la paternité, Olivier, pour des raisons évidentes, m'a plus requis comme père que les trois autres. Le concernant, j'ai dû faire mon métier familial avec une vigilance accrue et une invention plus ouverte. C'est aussi pourquoi sa mort,

alors que je pensais avoir atteint, dans mes réunions hebdomadaires avec lui, une bonne qualité de ce métier, m'a frappé avec une violence insupportable. Comme si, après un temps d'apprentissage difficile, parvenu, dans ce cas très particulier où le réel supplée au déficit symbolique, à une bonne maîtrise en tant que père, tout s'écroulait, dans la stupidité du néant. C'est aussi pourquoi écrire un livre imagé, chose en un sens dérisoire, a été pour moi essentiel, afin que vive, pour tous, la mémoire de ce qu'avec lui j'avais appris d'infiniment précieux.



Depuis près de 25 ans

Depuis près de 25 ans à Lille, dans sa métropole, et dans les Hauts-de-France, dans de nombreux lieux culturels et d'éducation (musées, théâtres, médiathèques, lycées, universités, etc.), CITÉPHILO propose des rencontres, gratuites et libres d'accès (dans les limites imposées toutefois cette année par les règles sanitaires), avec des intellectuels et des chercheurs, issus de tous les domaines de la pensée (philosophes, sociologues, anthropologues, scientifiques, artistes, etc.), autour d'un livre ou d'un thème. En cette période troublée entre toutes, où nous oscillons entre la sidération et les opinions réversibles, il est peut-être plus utile que jamais de venir partager le travail et les questions de celles et ceux qui prennent le temps d'une élaboration patiente et rigoureuse de leur pensée.

Écouter, lire, comprendre, c'est ce que propose CITÉPHILO à chacun.e en vue de résister à la passivité comme à la facilité, d'éclairer notre expérience présente, individuelle et collective, et de promouvoir le plus largement possible une citoyenneté exigeante.

Arnaud Bouaniche, président de PhiloLille

www.citephilo.org

Photo : © Photo de Samuel Buton
prise lors d'une résidence à Naplouse :
«Portons nous bien», par la compagnie
XY.

